

# Henri Ebel (1849-1931)

## Un peintre alsacien atypique, à (re)découvrir

*René Schickele lui a consacré un chapitre entier dans son ouvrage «Die Grenze»<sup>1</sup>, et ce n'est pas un hasard. Il a connu le peintre, salué son talent et vu en lui le symbole d'une Alsace rhénane ouverte à la culture et aux influences venues des deux rives du Rhin.*

**H**enri Ebel est né dans le Palatinat en 1849, à Gimmeldingen. Fils cadet d'une famille de vignerons de sept enfants, il quitte son village natal à seize ans pour rejoindre son frère, de dix ans son aîné, installé comme décorateur et peintre d'église à Fegersheim, en Alsace alors française. Les raisons de cette émigration sont certainement d'ordre économique, l'Alsace et ses nombreux édifices religieux offrant, à l'époque, beaucoup d'opportunités de travail. Pour le jeune Ebel, ce départ est un déchirement comme il l'exprime dans l'un de ses poèmes (car Henri Ebel s'adonnait aussi à cet art) intitulé «*Eine Lebensjeremiade in einer grösseren Ballade*» :  
 «*So zog ich nun mit schwerem Herzen  
 Vom lieben Vaterhaus fort;  
 Der bittere Abschied brachte  
 Schmerzen.  
 Gott sei mit dir, du trauter Ort !*».

### Formation à Munich

Henri Ebel s'installe à Fegersheim, où il restera jusqu'à la fin de sa vie, en 1931. Le village est sa source d'inspiration. Mais sa carrière débute avec la peinture religieuse. Son frère Philippe, qui restaure des peintures d'église, lui apprend le métier. Et c'est encore Philippe, conscient du talent de Henri, qui l'encourage



*Coucher de soleil sur la plaine (1910), tempers sur carton, 51 x 69 cm, collection particulière.*

à suivre une formation professionnelle dans la célèbre Kunstgewerbeschule de Munich en 1875-1876. Cette formation a sans doute pour but, comme le relève Pierre du Colombier<sup>2</sup> de chercher non «... pas un art, mais un métier, un métier solide et sérieux qui nourrit son homme...».

Mais le séjour de Henri Ebel à Munich, les enseignements des grands maîtres, les contacts avec des artistes en devenir, et en particulier avec son ami Stauffer-Bern, sont aussi l'occasion d'une véritable prise de conscience artistique qui ne prendra toute sa dimension que plus tard, lorsqu'il aura enfin le loisir de se consacrer à la peinture de chevalet. Car, quand il rentre de Munich, son frère Philippe décède, et Henri se voit alors dans l'obligation de pourvoir aux besoins de sa belle-sœur et de ses trois jeunes neveux. Il se retrouve donc devant un avenir tout tracé : reprendre l'entreprise familiale de décoration d'église. Pendant plus de trente ans, par tous les temps, Henri restaure des fresques anciennes dans les églises alsaciennes du Sundgau aux Vosges du Nord (Hochbourg-Wihr, Landser, cloître des dominicains à Colmar, Wihr en Plaine, Guebwiller, Obersoultzbach, Neuwiller-

lés-Saverne, Alteckendorf...) ou crée de nouvelles œuvres religieuses. Cette activité est richement documentée. C'est ainsi que l'on sait que si la qualité de ses réalisations est irréprochable, sa liberté d'interprétation lors de restaurations de fresques anciennes très abîmées fera l'objet de critiques. Cette activité professionnelle lui permettra de parfaire sa maîtrise du dessin, de la fabrication de ses peintures et particulièrement de la technique de la tempera (émulsion en maigre ou gras à base d'œufs ou de colle de peau) dont il se servira largement pour ses peintures profanes.

### Peintre de la lumière

Les premières œuvres de chevalet qui nous sont parvenues, datent de la fin du siècle, vers 1890. Il s'agit surtout de superbes portraits au crayon représentant des membres de sa famille. C'est autour de 1900 qu'Henri Ebel se met à peindre sans relâche la lumière sous toutes ses formes : soleil, lune, éclair, feux, lampadaire, lampe, lanterne, bougie, feux follets, arc-en-ciel... Ses contemporains, peintres ou critiques d'art, ont essayé de le catégoriser. En vain. Tous se